

Colloque ICV UCO, 27-28 novembre 2018.

Origines, raisons et conséquences de la sécularisation

Dominique Vermersch

1 Introduction

Dans un essai remarqué récemment traduit en français¹, le journaliste américain Rod Dreher propose une analyse synthétique des origines et des racines de la sécularisation entendue comme un éloignement progressif du christianisme qui, en tant que Religion (du latin *religare* qui veut dire lier) a contribué à fonder l'Occident, à se définir comme communauté et à savoir comment agir. Dans un souci pédagogique, je reprends largement dans ce qui suit le schéma de Dreher qui délimite cinq étapes dans ce mouvement de sécularisation, en prenant vraisemblablement pour arrière-plan l'œuvre monumentale du philosophe canadien Charles Taylor, l'âge séculier².

¹ Rod Dreher, 2017, Comment être chrétien dans un monde qui ne l'est plus. Editions Artège

² Charles Taylor, A Secular Age (Cambridge, MA : Bleknep Press of Harvard University Press, 2007), 12. (NdT : en français, l'Âge séculier, Seuil/BOréal, 2011)

2 Le réalisme métaphysique au défi du nominalisme

Nous sommes à la fin du Moyen Âge en Occident, période désormais lointaine de la nôtre, où le divin, la religion, imprégnaient toute la vie quotidienne ; la religion était tout autant affaire d'expérience que de croyance ; matériel et spirituel s'interpénétraient. Pour l'homme du Moyen Âge, la présence de Dieu se manifestait dans la réalité matérielle qui ne trouvait son sens que dans la relation à Dieu. Conscient de l'obscurité subie du fait du péché originel, l'homme médiéval percevait à nouveaux frais cette réalité par l'entremise de l'exercice conjoint de la foi et de la raison : au sein du dessein divin, de l'espace et du temps, toutes les réalités matérielles sont liées les unes aux autres, ce que confirme l'organicité des savoirs qui leur sont attachés. C'est ainsi que pour l'école scolastique (dont Thomas d'Aquin est le plus éminent représentant), toute chose existe indépendamment de l'esprit humain. Plus encore, « ... *C'est par sa réponse à l'appel de Dieu contenu dans l'être des choses que l'homme prend conscience de sa dignité transcendante* »³. C'est en donnant une telle réponse que l'homme s'accomplit pleinement : aucun mécanisme social ni sujet collectif ne peuvent s'y substituer.

La société médiévale s'est fondée sur ce réalisme métaphysique qui va commencer à être questionné à partir du Haut Moyen Âge par l'approche dite

³ Jean-Paul II, Encyclique *Centesimus annus*, n° 13. A contrario poursuit l'encyclique, « *La négation de Dieu prive la personne de ses racines et, en conséquence, incite à réorganiser l'ordre social sans tenir compte de la dignité et de la responsabilité de la personne* »

nominaliste du théologien Guillaume d'Ockham (1285-1347). Si pour l'approche réaliste toute chose tire son essence de son existence en Dieu et son sens des liens qui l'unissent à toute la Création ordonnée, raisonnable et compréhensible, d'Ockham en déduit que Dieu infini se trouverait alors limité dans la matière qui, elle, est finie. Le franciscain anglais rejette donc le réalisme métaphysique au motif qu'il entrave la souveraineté et la liberté d'action divine. Le sens, le but, la bonté de toute chose résultent de la volonté souveraine de Dieu qui ne peut être entravée ou contingentée par sa participation à l'être de toute chose. C'est ainsi que selon le vouloir de Dieu, une chose pourrait être mauvaise aujourd'hui et bonne demain (ce qui aboutira à terme à une morale d'obligation, d'une loi totalement extérieure). Par conséquent, les objets ne possèdent de signification intrinsèque mais seulement assignée par Dieu voire par l'esprit humain qui ne fait que leur donner un « nom », d'où l'expression de nominalisme. Autrement dit, au nom de sa toute puissance, Dieu se sépare de sa Création afin d'éviter de se laisser museler par les lois qu'Il a lui-même édictées au sein même de cette Création. Ne devinons-nous pas ici et d'emblée que cette soi-disante nécessité d'une telle séparation contredit radicalement l'économie du Salut, depuis le mystère de l'Incarnation jusqu'à celui de la Rédemption ?

Pour le nominaliste, il n'y a aucun sens dans la nature : celle-ci n'exprime ni dessein divin, ni trace ou empreinte divine. S'ouvre ainsi un espace ou plutôt un gouffre imaginaire dans lequel prendra source la modernité ; et où l'homme prendra progressivement la place laissée vacante par le Dieu du nominalisme.

Notons enfin que ce dernier n'est pas apparu *ex nihilo* : au XIV^{ème} siècle, l'art et la poésie commencèrent à contempler le monde en s'affranchissant du prisme divin ; le symbolisme religieux et communautaire cédera progressivement la place à la vie des humains, et par suite à l'individualisme. Dans la foulée d'Ockham, les philosophes naturels - précurseurs des scientifiques - découvrirent que le postulat métaphysique n'était pas nécessaire pour entrer plus avant dans la connaissance de la nature et de ses propriétés empiriques.

3 De la Renaissance à la Réforme

Ce refus d'une intrication entre l'humain et le divin conduisit logiquement à redécouvrir les racines grecques et romaines de l'Occident chrétien, ce qui produisit une nouvelle efflorescence culturelle appelée Renaissance, du fait d'une perception en creux mais tenace que le Moyen Âge précédent était voué à une stérilité intellectuelle et artistique. En revisitant l'antiquité grecque et latine, la Renaissance s'exprime par un passage du théocentrisme à l'anthropocentrisme suivant l'adage du philosophe grec Protagoras : « *L'homme est la mesure de toutes choses* ». Pour autant, cet humanisme n'était pas éloigné de la foi, mettant en exergue la dignité, la liberté et les capacités de l'homme créé à l'image de Dieu.

Avec l'humanisme de la Renaissance, la raison cédait sa prééminence à la volonté sur le chemin vers Dieu, avec le risque corrélatif d'une conscience émoussée de

la réalité du péché. L'Histoire, en effet, ne peut se dédire : la Rome de la Renaissance était un foyer de corruption et de vices sensuels, ce qui contribua très vraisemblablement à la perte d'autorité spirituelle de l'Eglise et, par ricochet, à la brisure de l'unité religieuse européenne.

A cette fin, la Réforme protestante n'hésita pas à contester certains présupposés théologiques et ecclésiologiques propres à l'Eglise catholique, l'Ecriture sainte étant seule reconnue comme source de vérité et d'autorité. Dès lors, à quelle interprétations exégétique se fier ? Le désaccord consécutif sur le « croire » et le « faire » conduisit non pas seulement à une brisure mais à un morcellement de l'unité religieuse, avec pour dommage collatéral des guerres européennes fratricides du fait de l'aspect consubstantiel du politique et de la religion. On en vint donc logiquement à questionner la pertinence de cette dernière – la religion – comme liant social garant de paix et d'un vivre-ensemble harmonieux.

4 L'aube des Lumières

Depuis quelque temps déjà nous venons de le rappeler, la démarche scientifique s'était affranchie de tout postulat métaphysique ou religieux pour entrer plus avant dans la connaissance de la nature. Reconnaissons que cela permit de se démarquer d'un concordisme religieux et d'épurer le dialogue entre foi et raison. C'est ainsi que le modèle cosmique aristotélicien céda la place à l'univers mécanique de Newton dans lequel Dieu se voyait réduit à un horloger. Plus encore, le « *savoir*

c'est pouvoir » du philosophe Francis Bacon entérina le délaissement de la dimension contemplative du savoir en vue d'observer et de comprendre la nature afin de la mettre à disposition de la volonté humaine et de son agir. Plus encore, il s'agit de se « *rendre comme maîtres et possesseurs* » de la nature poursuivra René Descartes (1596-1650) moyennant une rationalité éminemment subjective, prenant le pas sur le seul raisonnement tiré de l'observation. Avec son fameux *cogito ergo sum* (je pense donc je suis), mise à part notre propre existence, tout peut être mis en doute par celui qui est souvent considéré comme le père de la philosophie moderne. Autrement dit, la conscience de soi du sujet est le principe premier de la connaissance qui accorde au sujet pensant autonome le pouvoir de déterminer la vérité.

A l'instar du terme « Renaissance », il nous faut lire en creux l'expression « Les Lumières » qui met en exergue la sortie de l'obscurité dans laquelle nous engluait la religion, tout en proposant un vaste projet de modification du monde ; Dieu se voyant réduit à terme « l'Être suprême » appréhendable par le seul entendement humain rationnel. C'est ainsi qu'encouragés par les premiers succès de la science, les philosophes moralistes mirent également hors jeu le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob en mobilisant la seule raison désintéressée pour fonder une éthique laïque, sociétale et politique non sectaire. Il ne s'agit plus désormais d'encourager la vertu et la perfection morale mais d'assurer le maintien d'un ordre social au sein duquel les individus peuvent exercer leur libre arbitre. En ce sens, le gouvernement vise seulement à protéger leurs droits fondamentaux : vie, liberté

(notamment religieuse), propriété..., la religion étant alors reléguée intégralement dans la sphère privée. Comme l'a montré notamment Mac Intyre⁴, le liant social ainsi généré s'avéra insuffisant pour assurer un vivre ensemble paisible et harmonieux : le rejet d'une vision téléologique de la nature humaine, c'est-à-dire une vision de l'homme doté d'une essence qui définit sa vraie fin, signe l'échec des Lumières à fonder rationnellement les normes morales. En effet, l'élimination de toute notion de « l'homme tel qu'il pourrait être s'il réalisait sa fin » conduit à un schéma moral réduit à deux composantes : d'une part, une certaine vision de la nature humaine telle qu'elle est ; d'autre part, un certain contenu de la morale, d'injonctions désossées de leur contexte téléologique. Les moralistes du XVIIIème voulaient ainsi trouver le fondement rationnel de leurs croyances morales dans une vision particulière de la nature humaine, tout en héritant d'injonctions morales et d'une conception de la nature humaine en opposition avec cette vision particulière. En évinçant son cadre téléologique (Dieu, la liberté, le bonheur), ce schéma moral s'est avéré incohérent.

5 Démocratie, capitalisme et romantisme

Dès la fin du XVIII ème siècle, l'avancée des connaissances se transcrivit en une accélération du progrès technique. Le savoir se traduit en pouvoir avec des rendements d'échelle croissants : un peu plus de savoir conduit proportionnellement

⁴ Mac Intyre, 1997, *Après la vertu*, Etude de théorie morale.

à plus de pouvoir. L'essor consécutif du capitalisme industriel s'opéra moyennant un exode rural massif, anéantissant dans le même mouvement les hiérarchies sociales traditionnelles. A partir de la Révolution américaine (1776) puis française (1789), la démocratie et son exigence de liberté prirent le dessus, non sans violence, sur les monarchies et les aristocraties. Parallèlement, se mit à souffler un premier vent de rébellion contre le rationalisme froid, mécaniste et désincarné des Lumières : sans vouloir revenir au monde chrétien d'avant, le mouvement dit romantique mit en exergue l'émotion, l'intuition, la nature et surtout la liberté individuelle. Pressentant une modernité dépourvue de sens, le romantisme, qui prit pour père Jean-Jacques Rousseau, considère l'art, la nature et la culture comme des échappatoires. La nature retrouve pour un temps un statut moral : si l'homme naît naturellement, c'est la société qui le corrompt. Dans « De la démocratie en Amérique », Alexis de Tocqueville observa l'application des idéaux de liberté et d'égalité rousseauistes dans l'Amérique de 1830 : en faisant dépendre les normes morales de la volonté du plus grand nombre, la démocratie court le risque avéré d'un effondrement de l'exercice des vertus qui permettent aux individus de se contrôler eux-mêmes.

Le XIX^{ème} siècle voit également la pseudo congruence d'idées et d'avancées scientifiques qui allait signer ou plutôt singer la mort de Dieu. C'est ainsi que dans la foulée de la publication en 1859 de « *l'Origine des espèces* » de Darwin, Frédéric Nietzsche interprète la sélection naturelle adaptative comme une absence de dessein divin dans le développement de l'humanité : « *Dieu est mort ! Et c'est*

nous qui l'avons tué ! » s'écrit le philosophe allemand. L'athéisme venait de naître en Occident.

Ceci posé, pendant que les élites intellectuelles formalisaient cette « mort de Dieu », le XIX^{ème} a été une période de grande ferveur religieuse, populaire et missionnaire ; à voir le déploiement de multiples congrégations religieuses, comme celui également du magistère social de l'Eglise catholique avec la publication de la première encyclique sociale *Rerum novarum* (1891) qui prend acte des nouvelles formes de division du travail, du conflit entre capital et travail, dénonçant dans la foulée les erreurs anthropologiques induites par le développement des thèses marxistes.

6 La société liquide

Nous venons de commémorer en France le centenaire de l'armistice de la première guerre mondiale (1914-18) qui fit 17 millions de morts et inaugura un siècle ô combien tragique qui brisa les idéaux européens des Lumières tout en achevant ce qui restait de la chrétienté. En particulier, l'idéologie du progrès, qu'il soit technique, économique, social ou politique, n'empêcha pas l'Europe de commettre à maintes reprises d'immenses charniers. Alors que l'évolution des institutions sociales était encore prévisible voire contrôlable au XIX^{ème} siècle, le

siècle suivant est celui de la « *société liquide* »⁵, afin de signifier l'imprévisibilité, la célérité et la volatilité des changements sociétaux.

Dieu étant déclaré mort, il convenait de proposer une nouvelle déité, pour la simple raison qu'il fallait (re)donner un peu de sens à la vie. La religion pour Sigmund Freud n'étant qu'un artifice permettant d'endurer l'existence et de canaliser les instincts, le fondateur autrichien de la psychanalyse proposa de la remplacer par la psychologie : plutôt que rechercher le bonheur dans l'union à un Dieu qui n'existe pas, mieux vaut s'atteler à se réaliser soi-même, à satisfaire son Moi. Ce basculement est fondamental : alors que l'homme chrétien s'accomplit dans le libre don de soi, l'homme psychique vit pour sa propre satisfaction. La revendication des droits individuels se double désormais de celle de nos désirs, tous nos désirs visant à la réalisation de soi et contribuant de ce fait aux nouvelles normes culturelles. Or, jusqu'à ce jour, toute culture se fonde en premier lieu par ce qu'elle interdit : les interdits fondateurs. Cette exacerbation du désir se concentrera sur le désir charnel : on devine dès lors les différentes étapes de la révolution dite sexuelle, depuis la pilule contraceptive jusqu'au rejet du donné naturel et biologique afin de déconstruire les identités sexuelles. Nous touchons ici le dernier aboutissement de la sécularisation moderne, dans le sens d'une liberté radicale qui convie au droit de chaque individu de définir sa propre

⁵⁵ L'expression est de Zygmunt Bauman (1925-2017), sociologue britannico-polonais critique de lamodernité

conception de l'existence, du sens de la vie et de l'univers ; c'est-à-dire encore une autonomie morale absolue qui ne peut être aucunement contredite.

7 En guise de conclusion : la morale de l'histoire

En guise de conclusion, recensons simplement quelques conséquences :

- i) Même si les chrétiens veulent se démarquer de la société sécularisée, il n'en reste pas moins qu'ils demeurent les enfants de **leur** temps !
- ii) Il peut en résulter que l'on puisse nier la mort de Dieu tout en vivant un individualisme théologique, religieux, éthique et thérapeutique qui laisse au final Dieu coincé sur un lit d'hôpital !
- iii) Tout n'est pas négatif ! Pour s'en convaincre, il suffit de reprendre l'encyclique *Fides et ratio* (1998) au n° 48 :

« ... Il est bien vrai que, pour un observateur attentif, même dans la réflexion philosophique de ceux qui contribuèrent à élargir le fossé entre la foi et la raison, on voit parfois se manifester des germes précieux de pensée qui, approfondis et développés avec droiture d'esprit et de cœur, peuvent faire découvrir le chemin de la vérité. On trouve ces germes de pensée, par exemple, dans des analyses approfondies sur la perception et l'expérience, sur l'imaginaire et l'inconscient, sur la personnalité et l'intersubjectivité, sur la liberté et les valeurs, sur le temps et l'histoire. Même le thème de la mort peut devenir pour tout

penseur un appel pressant à chercher à l'intérieur de lui-même le sens authentique de son existence. »

iv) Le monde tel qu'il est dessine en creux notre mission de chrétien !

Le dernier mot à Chesterton : *Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles. Elles sont devenues folles, parce qu'isolées l'une de l'autre et parce qu'elles vagabondent toutes seules*

8 Annexe : la modernité

La modernité est un modèle de société qui s'est mis en place à partir du 18^{ème} siècle ; tout d'abord en France, puis progressivement en Europe occidentale, puis aux Etats-Unis. Ce modèle séduit actuellement tous les continents sans exception en proposant une « super-culture » (manière de vivre, mœurs, alimentation, musique, langage...) au détriment inéluctable des cultures particulières⁶ : par le phénomène de la mondialisation, la modernité a prétention à l'universel. On peut distinguer au moins trois caractéristiques de la modernité.

L'individualisme et l'avènement du sujet

Si l'individualisme a une connotation péjorative, rappelons au préalable qu'il est issu du christianisme, plus précisément de l'autonomie de la personne conquise sur le holisme qui est la préférence donnée au tout. Toute personne en effet a cette capacité d'émancipation des pesanteurs du groupe, aussi divers soit-il : famille, village, culture... Cette autonomie est étrangère à la pensée grecque comme à la philosophie chinoise ou encore à l'islam⁷. C'est surtout avec le Nominalisme⁸ du Franciscain anglais Guillaume d'Occam, que la personne va comme se muter en individu, c'est-à-dire aussi en se pensant à partir de lui-même et non plus à partir

⁶ On s'inquiète par exemple du sort à court terme des 6000 langues actuellement parlées dans le monde

⁷ Si cette idée d'autonomie fait son chemin dans la Chine moderne ou parmi les musulmans modernes, c'est justement par le truchement de la modernité.

⁸ « Pour Occam, seul l'individu est réel, tandis que les universaux restent des désignations « nominales », ou mentales, vides ».

du groupe. L'individu est la réalité première, la seule que je peux appréhender⁹ ; il se voudra radicalement libre, au prix d'une radicale solitude, quitte à effectuer par nécessité des contrats avec d'autres individus (cf Théorie du Contrat Social de Rousseau). Avec Guillaume d'Occam, c'est aussi l'émergence d'une éthique en fonction d'une obéissance externe, d'une loi devenue un absolu.

Le primat de la technique

La science « moderne » a opéré un changement qualitatif du rapport entre savoir et pouvoir : délaissant son aspect originel proprement contemplatif, le savoir tend à se confondre avec le pouvoir, jusqu'à dire à la suite de F. Bacon : "*savoir, c'est pouvoir*". L'espace des possibles ouvert par le savoir scientifique tend en effet à restreindre l'agir humain en un pouvoir technique sur la nature, délaissant par là même la nécessaire orientation éthique de nos actions et ce, au nom même d'une exigence de rationalité instrumentale. La technique est porteuse de progrès, un progrès technique qui nourrit une conviction désormais fortement enracinée : que ce progrès technique entraîne un progrès en humanité. Cette conviction est telle que rien ne semble pouvoir limiter le progrès technique, pas même l'objection éthique ; « ce qui est réalisable, se réalisera ». La technique est désormais l'objet d'un acte de foi : elle s'est substituée aux religions traditionnelles. Ce que nous demandions hier à Dieu -la santé, la guérison, le bonheur...- nous le demandons aujourd'hui à la technique. Notre souci de perfection ne porte plus sur nous-

⁹ Emblématique de cet avènement du sujet est la culture du portrait en peinture qui culmine aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, alors que la peinture du Moyen Age ne représentait pas les traits des personnes.

mêmes mais sur les résultats de la technique¹⁰. Régissant notre vision du monde, notre système de pensée, l'avenir humain à long terme, la technique dans sa prétention à l'autonomie ne peut plus être déclarée moralement neutre.

La sécularisation

La modernité est une sécularisation, processus historique où l'homme va progressivement se substituer à Dieu. Si le 18^{ème} est l'étape du procès intenté à Dieu, le 19^{ème} est le siècle du refus de Dieu, le 20^{ème} est le siècle de l'Homme démiurge. L'homme revendique une autonomie affranchie de toute référence religieuse et métaphysique ; il est le seul auteur du sens au sein d'une société désenchantée (Gauchet). De fait, la modernité, née en Occident, entretiendra une profonde ambivalence vis à vis du christianisme : elle en a tiré ses caractères premiers : l'importance du sujet, de la technique, et surtout le principe de séparation « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » dont l'application parfois violente a contribué en retour à expulser la religion chrétienne de toute sphère publique. C'est ce qui fera dire encore à Marcel Gauchet que *le christianisme est la religion de la sortie de la religion*. Ce principe de séparation est un principe judéo-chrétien que l'on ne retrouve pas dans l'Islam au sein duquel, pour faire bref, loi morale et loi sociale sont appelées à coïncider. Comme autre trait de la modernité issue du christianisme, on pourrait citer encore

¹⁰ « On a dit parfois de l'homme qu'il était un animal religieux. Le système (capitaliste ou socialiste) l'a défini une fois pour toutes un animal économique, non seulement l'esclave mais l'objet, la matière presque inerte, irresponsable, du déterminisme économique [...]. Rivé à lui-même par l'égoïsme, l'individu n'apparaît plus que comme une quantité négligeable, soumise à la loi des grands nombres ; on ne saurait prétendre l'employer que par masses, grâce à la connaissance des lois qui le régissent. Ainsi, le progrès n'est plus dans l'homme, il est dans la technique, dans le perfectionnement des méthodes capables de permettre une utilisation chaque jour plus efficace du matériel humain. »
Georges Bernanos

l'idée d'égalité entre les hommes qui n'existait pas vraiment avant l'épître aux Galates de St Paul ; idée étrangère également à la pensée grecque distinguant les citoyens et les barbares.

Il est intéressant d'observer comment ces diverses caractéristiques de la modernité sont quelque peu malmenées aujourd'hui : la montée de nouveaux communautarismes en réaction à un individualisme exacerbé ; l'ambivalence du progrès technique...